

## Chapitre 12 : Ma jeunesse I (1953 – 1955 : 16 – 18 ans)

### Formation professionnelle chez les Pères blancs

Le début de la nouvelle année scolaire allait bientôt arriver. Émanant du curé des Pères blancs, le directeur du centre professionnel de Colomb-Béchar, le révérend Krotoff, le capitaine a reçu un avis favorable à mon sujet. Je devais participer à un examen d'entrée. Il m'a informé de l'affaire. J'ai voyagé à destination de cette ville. Puis à Kénadsa où je devais participer au concours de recrutement. Le hasard était avec moi. J'ai réussi l'écrit. Deux jours après, l'examen pratique pour voir l'habileté manuelle. J'ai réussi également. Le classement m'a permis d'être dans la branche d'ajusteur mécanicien. C'était l'année scolaire 1953/1954. Je devais poursuivre cette formation pendant quinze mois environ. Armé d'une volonté de fer, j'ai donné le meilleur de moi-même. Manuel de nature et habile, pourvu d'un désir ardent, j'ai travaillé de mon cœur. J'étais toujours classé le premier en technique et en pratique. Je bénéficiais de la grande estime du père Krotoff, le directeur, et des différents moniteurs qui nous enseignaient à l'atelier.

Parallèlement à ce stage, je remplissais le devoir de l'arrière gauche de l'équipe de foot ball du centre, l'ASSAS. Le déplacement le plus loin que nous avons fait était à Figuig au Maroc. A l'époque, nous portions la nationalité française. Notre déplacement a coïncidé avec l'affreuse nouvelle de la Bataille de Dien Bien Phu en Indochine. De même, la vie militaire a attiré mon goût. J'en ai profité pour faire la préparation militaire. Cette préparation étalant sur plus d'une année et demi m'a permis de participer à des examens à Oran et à El-Harrache près d'Alger. J'ai réussi à avoir un résultat honorable qui m'a accordé le grade de sous-officier si je m'engageais à l'armée française. Le déclenchement de la lutte armée de la libération du pays a été en cours depuis le premier novembre 1954. J'ai renoncé à cette prévision. Au cours de cette préparation militaire, j'ai eu l'occasion de participer à des compétitions de course. Le plus long était d'un km. Au cours duquel j'ai obtenu le classement deuxième avec une durée de plus de trois minutes. Le premier était M. Attou du Nord de l'Oranie.

## **Embauché par la société houillère**

Le stage de ma promotion s’est terminé. Le père Krotoff s’est chargé lui-même de me trouver un emploi au sein de la société houillère de Kénadsa. Comme je l’avais dit, mon père y a été depuis plusieurs années. Le travail ne me déplaisait pas autant car je connaissais déjà les activités. A l’occasion, encore apprenti, les excursions nous permettaient d’aller visiter les usines et les sièges souterrains, parfois à 700 m de profondeur où il fallait porter des casques de sécurité pour descendre. On y fait des kilomètres. Il y avait des endroits où l’on se trouvait sous des nappes d’eau. Il y avait des pompes aspirant l’eau qui pouvait nuire les ouvriers utilisant des marteaux-piqueurs ou des haveuses pour extraire le charbon. Des tapis roulants transportaient le minaret vers la surface. Des gouttes d’eau chaude mouillaient la nuque et le dos. On était exposé à une haute température insupportable. On en sortait noirci d’une poudre de façon qu’on ne voyait sur le corps que les dents blanches ou les yeux qui clignotaient.

Mon activité dans cette compagnie géante assurant le travail à des milliers de manœuvres et ouvriers se trouvait dans l’atelier. Mais quand cela était nécessaire, on m’envoyait en mission sur des chantiers. Mon déplacement pouvait atteindre plus de 70 km à Ksiksou au sud, par exemple. Il n’y avait pas un jour qui passait sans entendre un ou deux accident. Le malheur était parfois mortel. Cette extraction permettait à la population une vie opulente dans la région mais par contre on trouvait beaucoup de foyers endeuillés, laissant de nombreux orphelins et veuves. La société est arrivée à extraire une production gigantesque de charbon pour alimenter l’industrie dans le nord et en Europe, du carburant des trains et des bateaux. Colomb-Béchar était l’aboutissement des voies ferroviaires qui reliaient le Nord en Algérie, Oran ou Alger et encore vers l’est ainsi que Casablanca au Maroc vers l’ouest. Des trains de marchandises transportaient quotidiennement une grande quantité de tonnes de cette matière aux ports sur la côte méditerranéenne et atlantique.

J’habitais avec mon père. Nous ne nous retrouvions ensemble à la maison que le soir. Nous nous quittions le matin en nous munissant des casse-croûtes pour la journée. Nous faisons notre cuisine nous-mêmes. Mon père sentait que notre situation n’était pas à l’aise.

- Est-ce que tu juges bon de laisser ta mère seule avec les filles à Aoulef et nous deux ici loin d'elles, m'a dit-il un jour.

J'ai trouvé tout de suite le résultat qui allait aboutir selon son argument. Moi, je préférerais, en tant que jeune, la vie dans la ville, mais je n'ai rien dit.

- Tu dois retourner à Aoulef, m'a dit papa avant même que je ne réponde. Tu trouveras du travail là-bas.

Ne pouvant m'opposer à la décision de mon père, je me suis résigné à l'accepter contre ma volonté. Le lendemain, je suis allé voir le chef du service du personnel pour régulariser les procédures de la démission. J'ai expliqué les causes qui m'imposaient.

- Quel dommage, m'a répondu un des chefs qui m'estimaient beaucoup. Je n'ai aucun doute pour toi ! Ta conduite te permettra, partout où tu trouveras, de faire de toi un homme de confiance.

### **Abandonné seul sur le reg entre Igli et Beni Abbas**

Après deux jours, je suis rentré à bord d'un camion de marchandises quittant Colomb-Béchar en plein juillet et traversant le désert dans la chaleur accablante. Mon retour a coïncidé avec celui de mon ancien camarade de l'école primaire, Ahmed Ben Abdelkader Ben Mokhtar, revenant du Nord pour les grandes vacances. Ce dernier occupait une place dans la cabine avec le chauffeur. Moi, avec beaucoup d'autres voyageurs dont je n'en connaissais personne. Ils étaient tous de la région de Timmi ou de Touat. Quittant Colomb-Béchar le matin, le camion alourdi par le poids des marchandises avançait lentement. Perchés sur les marchandises qui dépassaient les ridelles, nous étions tous accroupis, entassés les uns auprès des autres sur le plateau. Certains vieux récitaient la prière protectrice pour que rien ne nous arrivât. La chaleur écrasante a causé l'éclatement de plusieurs pneus. A chaque fois, on faisait descendre tous les voyageurs pour rendre le camion moins lourd. On a fait descendre une roue de secours, élever l'engin par des criques et enlever le pneu endommagé pour le remplacer par un nouveau. Il ne nous restait que deux pneus de secours. Si cela continuait à cette allure, nous allions bientôt être immobilisés. Chaque fois, le changement nous faisait perdre plus d'une heure. C'était un temps précieux pour le chauffeur qui se montrait de plus en plus en colère comme si ce qui était arrivé était à cause de nous. Il n'était pas respectueux. Il a

insulté et lancé de gros mots. Le silence que gardaient les voyageurs l'a rendu encore plus agressif. Il ne cessait d'absorber successivement les cigarettes pour s'y décharger. Il grondait son graisseur comme s'il était le fautif qui a causé le malheur. Nous étions tous très fatigués voire accablés.

Vers huit heures de l'après-midi, une panne au moteur a immobilisé le véhicule. Le chauffeur a ordonné.

— Tout le monde à terre !

Les passagers l'ont écouté comme si l'ordre est tombé des lèvres d'un adjudant devant ses subalternes.

— Vous allez vous reposer un moment en attendant qu'on répare la défaillance, a-t-il ajouté.

C'était la fin du mois lunaire et alors l'obscurité était dense. Le graisseur a allumé une lampe à pétrole. Il n'y avait aucun risque d'allumage avec le diesel. Dans le désert, savoir conduire n'était pas suffisant. Il fallait que le conducteur eût quelques notions de connaissance en cas de panne. Les deux, chauffeur et graisseur, se sont mis à manipuler. Quant aux voyageurs, sur une étendue sablonneuse clairsemée de morceaux de roches, chacun a essayé de s'installer comme il lui convenait pour bénéficier d'un confort momentané à bord de la piste. Moi, étant très fatigué, les yeux alourdis par le sommeil je me suis allongé non loin des autres faisant coussin de mon bras droit, tête vers le sud, la figure face à la Kaâba, un sommeil profond s'est emparé de moi. Certains en famille ont profité de l'occasion pour se nourrir un peu. Une fois réparé, le moteur du camion Berliet qui a fait un grand bruit au démarrage n'est pas arrivé à me réveiller. Inconnu des passagers qui étaient avec moi, le camion a quitté le lieu sans qu'aucun ne s'en est rendu compte qu'un voyageur manquait.

On ne s'en apercevrait que le lendemain à quatre heures de l'après-midi à Kerzaz. Le chauffeur hésitait. La responsabilité ne laisserait pas de repos à ses sens. Laisser une âme périr sur le reg, cela était moralement inacceptable. Faire demi-tour sur près de trois cents km. Il était profondément perplexe et hésitait : « Est-ce que ce jeune serait mort le soir ? Est-il retourné à Igli ? A-t-il eu la chance d'être ramassé par un véhicule rentrant ou partant de Colomb-Béchar ? Mais aucun camion ne nous a croisés... » Le chauffeur devait être profondément dans l'embarras, mais il n'est pas retourné finalement. L'absence d'un enfant qui n'avait pas l'air

d'être d'une grande famille, noble ou notable n'a pas pu faire retourner le chauffeur qui a continué de conduire jusqu'à Adrar.

### **Odyssée en plein sur le désert nocturne**

Quant à moi, me réveillant à dix heures de soir, j'ai levé la tête, regardant à droite et à gauche, il n'y avait rien autour de moi. Je me suis demandé : «est-ce que je rêve ? Suis-je en éveil ou en sommeil ?» Je me suis pincé le bras jusqu'à ce que je me sentais mal. Enfin la conscience m'est revenue. Je me suis dit : «tu es au mois de juillet. Si tu restes là, le soleil viendra t'assécher. Que faire ? Qui viendra à mon secours ?» Une volonté de fer s'est emparée de mon esprit. Il faut suivre le camion. Mais une voix intérieure m'a dit : «ils vont certainement s'en rendre compte et retrousser chemin pour te ramasser...». Une autre voix a dit : «ce chauffeur doit être de mauvais humeur. Il va certainement décharger sa colère contre moi». Je me suis mis à courir vers la direction du camion. J'avais peur de ce qui m'arriverait quand je rencontrerais le chauffeur. Mais ma décision a été très mauvaise. Il fallait plutôt reculer vers Igli qui n'était qu'à 15 km.

J'ai continué de courir vers sud. Je courais et courais. Les bornes kilométriques étaient espacées de 10 km. Regardant ma montre, je faisais au début l'espace qui se trouvait entre deux en une heure. Peu à peu fatigué, je n'en faisais plus que la moitié. C'était la deuxième moitié noire du mois lunaire, une obscurité absolue mais je pouvais quand même suivre la piste qui étaient un peu blanchâtre et distinguer l'étendue du reg. J'ai continué sans m'arrêter. Les coups de mes pas faisaient écho qui revenait à mes oreilles dans un silence total. De temps à autre je me suis arrêté mais je n'entendais plus rien. Des imaginations m'ont passé à la tête me faisant croire que peut-être un animal féroce nocturne allait m'attaquer et me dévorer. On ne trouverait de mon corps que des ossements et des miettes de chaire. J'allais peut-être être découvert asséché avec la peau collé aux os ne pesant plus qu'un poids léger. Mais je me suis dit que je ne serais pas le seul ni le premier. D'autres m'avaient précédé. Je ne serais certainement pas le dernier importé par la mort cruelle de la soif. Toutes ces imaginations grouillaient dans ma cervelle. Je lisais des versets coraniques pour me protéger mais je ne me sentais pas autant tranquille.

Le soleil s'est levé. J'ai atteint l'embranchement qui conduisait à Béni-Abbas. Une flèche indiquait 18 km de bretelle vers l'Est. J'ai certainement marché sur plus de 40 km. Là, je suis resté un moment indécis. Mais finalement, grâce à une raison divine, j'ai pris la décision de rejoindre la ville la plus proche. C'était Béni-Abbas. Me sentant assuré que le camion ne reviendrait plus. Je me suis décidé de prendre un petit repos avant de continuer le chemin. Une voix m'a dit : «Tu es en danger. Si tu perds ton temps, le soleil va devenir de plus en plus brûlant et tu n'as pas d'eau.» A peine quinze minutes passées, je me suis relevé et ai redémarré, ne voyant que l'étendue de sable devant moi à perte de vue. J'ai marché sans arrêt, mais tellement épuisé que je ne faisais plus que deux ou trois km à l'heure. Sentant mystérieusement un peu d'énergie gagner mes jambes, une velléité m'a encouragé d'oublier un peu le désespoir et je pouvais continuer malgré l'alourdissement qui faisait un peu traîner les pattes. Il n'y avait plus d'obscurité. Je n'avais plus peur d'être dévoré par un animal nocturne. Je ne récite plus de versets coraniques pour me protéger. Par contre le gosier était asséché de soif. Le soleil était déjà haut dans le ciel. Je me suis arrêté, debout levant les mains vers le ciel. J'ai imploré un miracle sauveteur envoyé spécial du Dieu. Je me suis dit : «Courage ! Courage ! Tu arriveras vivant à Béni-Abbas.»

Vers onze heures, il ne restait plus que 4 ou 5 km de chemin à faire, un véhicule suivi d'une haute poussière dans le ciel se dirigeait à toute allure dans le sens inverse. En le voyant je me suis senti un peu plus fort. C'est une jeep. La machine a ralenti et puis s'est arrêtée. Les deux occupants parlaient anglais. Ils m'ont questionné sans descendre. J'ai répondu en anglais mal prononcé faisant le geste avec la main ouverte devant la bouche, disant: «Water ! Water !» Ils ont compris. Ils m'ont donné de l'eau à boire et ont fait signe indiquant avec le doigt «Béni-Abbas n'est pas loin». La palmeraie bleuâtre était bien visible. En buvant mon regard est devenu plus pénétrant. Je sentais une force gagner mon corps. Les voyageurs ne m'ont pas proposé de me prendre et de rebrousser chemin. Moi, malgré le besoin, je n'ai pas osé leur demander. Ils ont peut-être remarqué que je n'étais pas dans un état grave. Je me suis reposé à terre. Un petit moment après, je me suis mis à continuer mon parcours. La bouche est redevenue sèche comme si je n'avais rien bu. Mais pas autant qu'auparavant.

Vers une heure de l'après-midi, je suis arrivé à Béni-Abbas. Un homme généreux et hospitalier a vu sur la mine que j'étais malheureux. Il m'a questionné. Je lui ai raconté ce qui m'était arrivé. Ayant pitié de moi, il m'a amené chez lui. Il m'a offert quelque chose à manger et à boire. J'ai commencé à sentir mes pieds lourds et enflés. Il m'a dit qu'il allait m'amener au bureau de la compagnie de transport. Je me suis posé la question: «puis-je avoir la force de faire encore quelques pas ?» Je gardais le silence. Accroupi et appuyé contre le mur, le sommeil s'est emparé de moi. Vers cinq heures et demi de l'après-midi, j'ai entendu une voix lointaine qui me parlait. C'était pourtant le gentil homme de cette maison mais il était juste à mes côtés : «ya t'fel, koum ! (oh enfant, lève-toi)» Il m'a accompagné au bureau de la compagnie de transport. On y a trouvé deux secrétaires.

- Que veux-tu ? m'a demandé sèchement l'un des deux.

- J'ai été hier abandonné sur la piste au sud d'Igli. Le camion a démarré me laissant seul à 22 heures.

- Et pourquoi ?

- Étant très fatigué et enfoncé profondément dans le sommeil, je n'entendais même pas le bruit du moteur.

- Le pauvre ! a dit l'autre en signe de pitié.

- Comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici ?

- A pied.

- A pied ? m'a dit-t-il d'une voix étonnée.

- Oui.

- A quelle heure as-tu quitté le lieu où il t'a laissé ?

- Onze heures de soir.

- D'Igli à ici, même à vol d'oiseau ou par le chemin chamelier il fait 45 km au moins. Tu as suivi la piste ?

- Oui.

- Tu as fait plus de 50 km. Tu es vraiment résistant. Tu fais du sport ?

- Oui, je fais la préparation militaire et je suis aux scouts.

- Tu as de la chance. Tu passeras, aujourd'hui, la nuit ici et demain on te confiera à un camion qui fera le service à destination de Colomb-Béchar. De là on te mettra sur un service qui rejoint Adrar.

## Refaire le trajet

Le lendemain, dès six heures de matin, un camion à bord duquel se trouvaient de nombreux passagers avec moi a démarré. Le voyage se passait sous une chaleur écrasante. Deux ou trois arrêts espacés de deux heures au moins étaient nécessaires pour le refroidissement du moteur et permettre aux voyageurs de prendre un petit casse-croûte et boire. Certains apportaient avec eux des bidons enveloppés de chiffons mouillés pour garder la fraîcheur car la gourde suspendue au côté du camion ne suffisait pas dans un temps pareil où l'homme consommait 14 litres d'eau en vingt-quatre heures en moyenne. A trois heures de l'après-midi, on a atteint le terminus Colomb-Béchar. Le chauffeur m'a présenté à un responsable et lui a expliqué ce qui m'était arrivé.

- C'est toi qui as été abandonné par le camion avant-hier, m'a questionné le responsable sèchement sans me montrer aucune pitié comme s'il n'y avait rien qui attirait son attention.

Là une infériorité profonde m'a éveillé l'esprit me rendant compte que je n'étais qu'un individu sans valeur. Je me suis dit au fond de moi-même : «si c'était quelqu'un de riche, fils d'un Caïd ou d'un noble, les télégrammes auraient sillonné les airs et les autorités auraient réquisitionné les meilleurs moyens à la recherche du disparu.»

- Bon, tu as de la chance, a ajouté le bureaucrate responsable. Maintenant si tu connais quelqu'un ici à Béchar, vas y passer la nuit et demain à six heures tu reviendras ici pour monter le camion du courrier qui se dirige vers Adrar.

J'ai quitté le bureau et je me suis présenté devant la porte de Mme Benberkat Mériam, amie de mon père. J'ai frappé à la porte. La dame l'a ouverte. Elle avait l'air intrigué quand elle m'a trouvé avec le vêtement crasseux et la figure amincie par l'épuisement. Elle m'a questionné ce qui m'était arrivé. Je venais de la quitter il y a juste trois jours.

- Dieu merci ! a-t-elle lancé avec soupir.

Des larmes ont coulé sur ses deux joues.

- Que va dire ton père quand il entend cette mauvaise nouvelle ? Il vaut mieux se taire, a-t-elle ajouté. Comment peut-on le convaincre pour le faire croire que tu es encore en vie après toute cette défaillance ? À moins que tu ailles lui montrer tes yeux ? Mais à quelle heure t'ont-ils demandé de reprendre le voyage ?



- Demain à six heures.

- Il n’y a pas assez de temps et le transport n’est pas assuré comme il faut. En tous les cas, a-t-elle dit, rien ne dégage les dirigeants de la compagnie de transport du canal de la responsabilité. Enfin n’en parlons plus, laissons tomber cela. Maintenant tu vas manger et boire pour reprendre la force et la morale. Puis tu vas te reposer pour avoir la capacité de continuer ton double voyage. Quant à ton père on le mettra au courant ultérieurement.

Hâte, elle m’a préparé quelques crêpes à base de farine de blé et œufs très délicieuses. Quand on a faim, la situation rend le goût et le sentir plus attractif au point d’attiser l’appétit. Affamé, je m’en suis rempli démesurément le ventre. Puis, elle m’a invité à me coucher dans une chambre isolée pour que je ne fusse pas perturbé par des enfants. À vingt heures, elle m’a réveillé pour faire mes prières et me laver un peu. Elle m’a donné des habits à changer et pris les miens pour les laver afin qu’ils fussent séchés avant mon départ. J’ai repris mon sommeil. Deux heures après, elle m’a réveillé de nouveau pour le dîner mais j’étais assez rassasié.

- La soupe légère et dépourvue de trop de gras ne doit pas trop te gêner pendant le sommeil, m’a-t-elle dit, tu peux bien la prendre pour la nuit.

Après avoir mangé, je me suis recouché. A cinq heures de matin, elle m’a réveillé. Après mes prières, elle m’a offert un petit déjeuner bien copieux et m’a dit «tu entames un long et pénible voyage, n’hésite pas à bien manger.» Une fois fini, elle m’a offert un petit carton contenant des dattes, du pain et des œufs cuits à manger durant le voyage. Elle m’a aussi donné un petit bidon enveloppé de chiffon mouillé pour conserver la fraîcheur. Cette fois-ci j’allais affronter le voyage d’une manière bien plus armé que le précédent.